

N'abîmez pas la marchandise

II

DU MÊME AUTEUR

PÉNÉLOPE ANDALOUSE

AVEC UNE DERNIÈRE DOSE D'ENTHOUSIASME

MALTALENTS

JOUR

N'ABÎMEZ PAS LA MARCHANDISE

Jésus Manuel Vargas

N'abîmez pas la marchandise

Volume II

Poèmes en prose et micronouvelles

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9567918-2-9

Dépôt légal : mai 2023

© Jésus Manuel Vargas, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*The way that you look at me now
Makes me wish I was you*

Robert SMITH, *A night like this*

Ça revient régulièrement, comme toutes ces affiches publicitaires pour des boissons alcoolisées, à l'approche des fêtes de fin d'année, comme la grippe saisonnière, comme les moustiques tigres dans les campings en été, comme les feux de garrigue. Comme qui fait dire au deuxième chapitre ce qui aurait dû être introduit dès le premier chapitre. Ça revient régulièrement, comme la taxe foncière, comme la taxe d'habitation, comme l'impôt sur le revenu, l'impôt sur la fortune, comme les baleines échouées sur les plages. Comme qui fait mourir le personnage principal avant la fin du dernier épisode. Ça revient régulièrement, comme le cirque en automne, comme la fête foraine, la foire-expo, comme le food-truck et le camion à pizzas, comme l'oiseau migrateur, comme le frelon asiatique, comme le chat à sa litière et le chien à sa niche. Comme qui s'affaire à bluffer le lecteur quand il n'a plus rien à lui raconter. Ça revient régulièrement, comme la rentrée littéraire et le festival de Cannes, comme les manifestations et les pétitions, comme les élections présidentielles, législatives, européennes, municipales, départementales, régionales, Miss France, et tout le reste, comme la récolte, comme le chalutier, comme les vendanges. Comme qui soupire et n'en retire rien.

Me suis oublié au soleil. Et pianotant l'hiver. En transat, et dis à ton père que le poulet est au four. Je n'en reviens pas de cette jeune femme de vingt ans submergée par l'émotion devant la prestation narcissique d'une vieille rockstar, idole en son temps, gloire passée des seventies. Diaphane, émue aux larmes. Navré d'avoir roté au mauvais moment de l'émotion. Comme s'il y avait un bon moment pour ça. J'en deviens sourd des bruitages du corps. Épicé, le poulet, c'est comme ça qu'on l'aime, la star ensoleillée du grabuge. Au poulet qui s'enduit. Au rockeur qui s'ennuie. Sur cette VHS, le chanteur avait trente-cinq ans. Et j'en ai quarante-sept maintenant... Si on conserve bien la bande-vidéo, il ne vieillira plus. Quoi qu'il en soit, moins vite, si on la numérise. En transat, et dis à ton père que je n'en reviens pas. Les derniers rayons de soleil illuminent la scène et le public, font scintiller le pantalon en cuir noir des chanteurs et la peau laiteuse des groupies qui s'oublient en pianotant l'hiver. S'ensuit l'écho d'une éructation sous le ciel crépusculaire. Il est temps de rentrer s'enduire de crème hydratante.

Le chien est entré dans le presbytère alors que j'entamais *le Bach* sur l'orgue de l'église. C'était un vieux labrador, et c'était une vieille partition. Je galérais, je m'épuisais, je n'avais plus rien dans les doigts, alors je suis descendu à la sacristie me servir un verre de vin de messe. Il était 20 heures et 3 minutes, quand j'ai pensé au concert de 2003 et à cette magnifique chanson de Coldplay. Je n'ai pas le titre en tête parce que l'anglais et moi, ça fait deux, mais cette chanson, sa mélancolie, la tendresse dans les braises, ce n'était pas commun. À la deuxième gorgée, j'ai offert à mon cou un tour de manège pour faire craquer mes cervicales, un tour de manivelle pour faire repartir le cylindre, mais ça ne m'a pas soulagé davantage. Le labrador a soupiré. À la troisième libation, j'étais un peu plus détendu. Un peu plus confiant aussi. Je commençais à sentir des langues de feu sur ma nuque, le souffle ardent dans l'abdomen. Suis revenu à la console. Le chien s'est allongé sur le pédalier. Ça passait mieux dans les tuyaux. J'ai murmuré une mélodie, avec le nez pincé, à la façon des Anglo-saxons. 2003 était déjà loin, Bach se voulait silencieux, et Dieu n'était peut-être plus à l'écoute... « Allez, viens mon chien ! Viens ! Allons prendre l'air. »

J'étais là le premier. J'étais là avant toi, avant eux, et bien avant tout le monde. C'est vrai quoi ! Merde à la fin ! J'étais là avant que le disquaire ne lève le rideau métallique. J'étais devant les portes du théâtre pour la grande première. J'avais pris réservation de la table, six mois avant, pour être sûr. Le premier jour des soldes, devant la porte du magasin, nez à nez avec le vigile. J'étais là avant l'économie de marché, avant le communisme, avant les groupuscules d'extrême droite et les cellules activistes anarchistes. J'étais là avant les déclarations de guerre, les flux migratoires et les cadavres que la mer recrache. J'étais là avant que toute forme de civilisation ne disparaisse et bien avant que la première tribu ne se réunisse autour d'un feu. J'étais là avant les premiers monolithes, avant les premières cérémonies, avant les prêtres, avant Dieu lui-même. J'étais là avant les microbes et les bactéries ; j'étais là avant que tout ce petit monde ne copule avec les étoiles. Avant la première pierre posée, avant le premier alignement, avant la première perspective. J'étais voisin du premier souffle, instigateur de la première étincelle, architecte du premier frémissement.

N'ai pas touché à la paire de lunettes posée sur son bureau. N'ai touché à aucune de ses affaires depuis qu'il nous a quittés. Et les lentilles semblent fixer quelque chose que je ne parviens pas à percevoir. Et les lentilles m'implorent de regarder plus attentivement. « Regarde ! Mieux que ça ! Ne ménage pas tes efforts. » Mais je n'y vois rien. Je tâtonne. À travers les multiples couches. Je joue de l'écho afin de me repérer dans le silence. Nous agissons tous ainsi, car depuis qu'il n'est plus parmi nous, nous sommes tous aveugles. Aveugles, au reliquaire. Aveugles, au cérémonial. Aveugles auprès de la lueur du foyer comme auprès de la chandelle. Aveugles, dans la lumière oblique. Et je traverse les épaisseurs de l'absence comme un enfant se perdrait entre les immenses draps blancs étendus sur les cordes à linge. Et nous avançons le long d'interminables palissades, les bras tendus, la bouche béante, dans une épaisseur de linceuls, dans l'incapacité d'apprécier les distances et les obstacles.

Je mange mon croissant au beurre, au-dessus de l'évier de la cuisine pour ne pas mettre des miettes partout. Je peux encore faire ça, m'acheter un croissant au beurre et le déguster, au chaud, dans ma cuisine. Je peux encore marcher le long du canal jusqu'à la boulangerie, en sifflant une vieille rengaine, en récitant intérieurement quelques vers de Jules Supervielle. Je peux encore m'attabler, commander un café et rire aux éclats de ce qu'on donne à lire dans les journaux quotidiens. Je peux encore sourire à la boulangère et attendre un clin d'œil en retour sans qu'on vienne m'accuser de quoi que ce soit, et sans qu'on vienne lui prêter des intentions. Je peux encore choisir un bouquet de fleurs de la couleur qui me sied et faire un détour par le cimetière pour me recueillir sur la tombe d'inconnus dont on ignore presque tout, avant qu'on les oublie définitivement. Je peux prendre un grand bol d'air, en fermant les yeux, en pensant à toutes ces choses que je peux encore faire plus ou moins librement, plus ou moins sereinement. Et, tout en mâchant ce croissant au beurre chaud et sapide, je peux encore faire la liste de tout ce qui, que ce soit pour un temps ou bien définitivement, nous est interdit.

Tu as bien appris tes leçons, mon grand ? Tu sais, mon chéri, si avec ta mère, nous insistons pour que tu fasses bien tes devoirs et que tu apprennes bien tes leçons, ce n'est pas pour t'embêter. Si nous sommes exigeants sur ce point, c'est parce que nous avons la certitude que c'est ainsi qu'on acquiert les bons outils pour s'en sortir dans la vie. Parce que, même si l'expression n'est pas jolie, à un moment, il va falloir *gagner sa vie*, et pour cela, ne pas *perdre son temps* – en voilà une autre d'expression pas très chouette qui frôle l'absurde. Alors il faut impérativement que tu connaisses tes tables de multiplication par cœur et que tu t'appliques un peu plus en calligraphie. C'est important d'obtenir de bonnes notes à l'école. Les bonnes notes et le combat de rue, ce sont deux choses essentielles, ça et les stages en forêt, les parcours en milieu hostile et le secourisme de l'avant. Et n'oublions pas que la semaine prochaine, avec ta mère et ta sœur, nous allons au stand de tir. Munitions, sodas et sandwiches ! On m'a dit que le nouvel instructeur est un homme d'expérience qui fait toujours preuve de patience et de pédagogie. Je parie qu'en plus d'apprendre des choses, nous allons passer un très bon moment en famille.

Il écrivait des paroles de chansons dans lesquelles il faisait rimer pègre avec vinaigre, ouvrage avec sevrage, et service avec... Je ne sais plus trop. Il se rendait chez les journalistes, en espadrilles ou en pantoufles, selon la saison. « Il faut toujours être confortablement chaussé quand on a rendez-vous dans les locaux des journaux locaux, disait-il. On ne sait jamais, en cas d'accident. Rien qu'en traversant la rue... » L'entrevue finie, il faisait un détour par le square, sortait sa guitare de son vieil étui et entonnait une nouvelle chanson, La mineur, Sol, Fa, entouré de jonquilles, de pigeons, de canettes de bière et de punks à chiens. Il faisait rimer rature avec aventure, poussière avec sorcière et plaisanterie avec... Je ne sais plus. Quand il n'était pas satisfait du refrain, il prenait le temps de se rouler une cigarette en écoutant le bruissement des feuillages et le clapotis du canal qui jouxte les allées du square. « J'aurais dû répondre autre chose à sa question, pensa-t-il. Mais c'est comme ça, je manque cruellement de répartie. Je ne suis pas assez rapide. Ma mère déjà, me le disait. Pas grave, la prochaine fois... » Quand l'humidité du jardin remontait jusqu'à ses côtes, il remballait son instrument et les partoches étalées sur le banc. Son chat, qui l'attendait dans la pénombre de l'appartement, semblait lui reprocher son retard.

La question se pose. D'elle-même. M'aime-t-elle ? Comme tel ? Si oui, la situation nouvelle va-t-elle poser problème ? Et, quand bien même, qui est-ce que ça gêne ? Mais elle ment, tellement, qu'il faudrait la faire taire. Élémentaire. Autrement. Par terre. Et la prendre pour ce qu'elle est, et la comprendre, et, pour ce qu'elle avoue, la pendre. Et savourer la réponse donnée. Dorénavant, je ne ferai plus confiance à la génétique, mais en pratique, j'appliquerai l'anathème. Pour qu'Anna m'aime. Et piquerai, aux Pâques comme en carême, au fil (de la plume) de pêche, à l'hameçon, à la gégène. Et pas que ! La plierai, l'obligerai aux carcans, trois quart temps, à l'ancienne. Car, quand elle s'anime de cette vigueur maligne, il faut la contraindre pour qu'elle se pose la bonne question, d'elle-même, sans qu'on l'oblige. Alors, je m'aligne, je l'abîme, je l'astreins à cette discipline. Et martèle l'interrogation. M'a-t-elle aimé ? Jamais ? Comme tel ?

Ça ne peut pas se résumer à un tour sur la grande roue, aux ampoules décoratives, à un hot-dog englouti sur le pouce, ni à la barbe-à-papa écœurante qu'on ne finit jamais. Ça ne peut pas se résumer aux lumières éclatantes, ni aux peintures à l'aérographe quand la surcharge kitch des frontons convoque le rococo, ni aux musiques puériles, ni à la chambre d'écho sur les voix des forains, ni aux sollicitations des rabatteurs. Ça ne peut pas se résumer aux odeurs de bouffe, de fumigènes, du fioul des groupes électrogènes, ni à l'odeur de l'eau savonneuse de la pêche aux canards. Ça ne peut pas se résumer à une sortie de groupe, entre amis ou en famille, ni à la main qu'on lâche par inadvertance, ni au petit garçon terrifié perdu dans la foule. Ça ne peut pas se résumer au harnais de sécurité mal bouclé, au mécanisme défaillant, à la vétusté des manèges, à un défaut d'entretien, à la chute depuis le wagonnet. Ça ne peut pas se résumer à une fin d'après-midi tragique. Ça ne peut pas se résumer à la bousculade, au vol de sac à main, au pickpocket, ni au jeune homme poignardé pour un regard de travers, pour une parole mal interprétée, pour un geste involontaire. Ça ne peut se résumer à un malentendu.

Me suis muni d'un cutter pour découper le ruban adhésif qui maintenait fermé le carton de livraison. À ma grande surprise, c'était un carton sans fond. Un carton vide et plus profond qu'aucun puits, plus sombre qu'aucun autre gouffre du pays. On ne m'avait pas simplement fait livrer un carton vide, on m'avait fait livrer une obscurité, une chute, un aveuglement. C'était un colis de ténèbres qui ne tolérait aucun reflet, aucune réverbération, aucun écho. La bougie, la lampe torche, le projecteur, inutiles. La corde, l'élastique, l'échelle, matériel inopérant. Penché au-dessus de cette négation, j'ai hurlé de toutes mes forces. Je n'ai obtenu aucune réponse. J'y ai balancé des objets de toute sorte. Sans impact et sans retour. Au bout d'un moment, j'ai compris qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire. J'ai regardé mon appartement une dernière fois et j'ai sauté à pieds joints dans l'obscurité. Tout en poursuivant ma chute, j'ai relevé la tête, et j'ai vu apparaître un homme en tenue de livreur qui refermait les battants du carton. Le craquement du rouleau de chatterton est le dernier son qui me soit parvenu.

Il est vrai que j'ai eu du mal à monter les escaliers, à quatre pattes, jusqu'à ton palier. Il est vrai que j'ai eu du mal à trouver ta rue, à garer correctement mon scooter, à boucler l'antivol, à trouver le bon bouton sur l'interphone et à pousser la porte d'entrée de l'immeuble. Mais faut dire que j'avais déjà eu du mal avec le dernier verre (comme j'ai du mal à refuser le premier), le dix-huitième pour être plus précis, parce que j'ai toujours eu du mal à quitter le comptoir en y laissant tout seul un ami en détresse. Parce qu'il est vrai que j'ai du mal à dire non, que j'ai du mal à mentir, à dire que je ne suis pas chez moi quand on sonne à ma porte, à laisser une âme esseulée se confier à mon répondeur téléphonique. Alors oui, j'ai eu du mal à fournir une prestation sexuelle correcte et satisfaisante. Ne serait-ce que convenable... Je t'assure que ça m'a fait mal de vomir dans ton incomparable baignoire anthracite. Et j'ai eu du mal à rentrer chez moi quand tu m'as foutu à la porte parce que, tout bien considéré, je n'aime pas qu'on m'abandonne, encore moins qu'on me vire. J'ai du mal avec les revers et les défaveurs. Il est vrai que je m'en sors comme je peux, assez mal, en général. Il est vrai que je suis un garçon sensible.